ILS N'AURONT PAS NOTRE HAINE

« Il ne suffit pas de dire que les autres, Israéliens ou Palestiniens, doivent changer, mais de reconnaître que quelque chose en moi doit se transformer », écrit l'auteur.

Dans cette tribune parue d'abord dans Libération, le dramaturge libano-québécois explique comment il s'est libéré de sa détestation pour ceux qui n'étaient pas de son clan. Il appelle à ne pas tomber dans le piège tendu depuis le 7 octobre par le Hamas qui veut que « l'après » soit avant tout l'antisémitisme.

Cela vient à peine de commencer et il nous faut déjà « panser » l'après. Un après qui, au rythme où vont les choses, nous arrivera aussi meurtri que l'effroyable 7 octobre dernier. « Panser » l'après, c'est se préparer à accueillir quelque chose dont nous ignorons encore tout, c'est tenter de soigner un temps pas encore arrivé, pour que, défait de ses pulsions de meurtres, il puisse être un réel après. La volonté des gouvernements tout comme leurs enjeux géopolitiques échappent à notre volonté. Et si nous pouvons nous exprimer, nous ne pouvons pas, sur un temps court, agir sur les événements qui nous impactent et cette incapacité, à partir du moment où la question de l'action se pose, crée chez chacun un insupportable sentiment d'impuissance.

Qu'y puis-je, moi, contre le Hamas ? Qu'y puis-je contre la frange suprémaciste du gouvernement israélien ? Qu'y puis-je contre le Hezbollah ? Qu'y puis-je contre le gouvernement iranien ? Qu'y puis-je contre la politique américaine au Moyen-Orient ? Qu'y puis-je contre le cynisme sanglant de Vladimir Poutine ? Qu'y puis-je contre la zizanie qui mine l'Europe ? Qu'y puis-je contre l'opportunisme de Xi Jinping ? Peut-être que la question ne devrait pas se poser en ces termes et au lieu de viser ce qui est hors de ma portée, rapprocher la cible et me demander : « Sur quoi suis-je capable d'agir ? »

La réponse la plus concrète est aussi la plus simple : sur moi. Je peux commencer par agir sur moi et me demander, à l'aune de la situation, qui je suis réellement. Qu'est-ce que cette situation est en train de faire de moi ? Comment est-elle en train de me transformer ? Comment me révèle-t-elle à moi-même ? Qu'est-ce qu'elle dit sur ce que je suis et sur ce que je crois être ? Quel est l'œdème qu'elle met en lumière et qui menace mon cerveau ?

Si « panser » dès à présent l'après, c'est faire en sorte que ce qui l'a précédé ne se reproduise pas, un changement radical incombe à chacun. Il ne suffit pas de dire que les autres, Israéliens ou Palestiniens, doivent changer, mais de reconnaître que quelque chose en moi doit se transformer. Pour de bon. C'est la somme de la transformation de chacun qui fera en sorte que cet après en sera un.

Fleur immortelle

Né au Liban en 1968 au sein d'une famille chrétienne maronite, je n'ai nullement manqué d'amour. Mes parents ont tout sacrifié pour moi, fuyant la guerre civile libanaise dans le seul but de me permettre d'étudier sereinement. Mais, du fait de l'ignorance et des préjugés ; du fait, aussi, que le Liban a vécu cinq siècles sous le joug ottoman obligeant chaque confession à se refermer sur elle-même, du fait de paramètres tant historiques qu'intimes, mes parents, en plus de l'amour et l'affection, ont aussi planté en moi la graine d'une fleur immortelle et indéracinable : la détestation.

Et dès mon plus jeune âge, j'ai su détester ceux qui n'étaient pas de mon clan. À 8 ans, j'ai dansé à l'annonce de la mort du chef druze Kamal Joumblatt et en septembre 1982, j'ai considéré qu'après l'assassinat de Bachir Gemayel, les civils palestiniens des camps de Sabra et Chatila, massacrés par les miliciens chrétiens, n'avaient eu que ce qu'ils méritaient. Je n'ai pas eu à apprendre à détester : je détestais par héritage. Et si je détestais consciemment, heureux de détester, heureux de haïr, je n'avais pas conscience de combien j'étais esclave de cette détestation, car ma haine était viscérale et, ne m'animant pas de manière intelligible, je n'avais aucun moyen de la remettre en question.

Car cette détestation vient de loin et se transmet de génération en génération. En prendre conscience est difficile, comme il est difficile à celui qui porte un sac à dos vide de sentir le poids s'additionner si, de jour en jour, quelqu'un y déposait un caillou. Le poids augmente sans que l'on s'en aperçoive. Ainsi en est-il de cette détestation. Elle pousse à notre insu, grandit, fait des ramures, s'enracine à jamais, s'intrique tant à notre identité que l'on finit par élaborer des schémas de pensée pour la légitimer, nous transformant par la même occasion en victime éternelle.

Paradoxalement, il a fallu la guerre, l'exil, la découverte d'une autre langue, la découverte de l'art, la qualité de certains professeurs (Gérard Pouchain, Sylvette Montale, Philippe Guettier, soyez ici éternellement remerciés) ; il a fallu l'amitié, la mort de ma mère, Sophocle, Kafka, François Ismert, le théâtre, des voyages, des mots, des poèmes, des histoires d'amour, pour que je prenne conscience de sa présence.

Elle m'est apparue dans toute son horreur, sorte d'épiphanie impitoyable, et, réalisant ma monstruosité, j'ai voulu l'arracher de moi. Mais la détestation plantée dès la naissance ne se déracine pas. C'est une plante immortelle, imbriquée à jamais, et chez qui elle a été semée, elle demeure. Me découvrant une terre propice à sa floraison, je ne pouvais plus me fier à moi-même, je ne pouvais plus présumer de moi. Je me devais à jamais de monter la garde, de faire preuve de prudence et de m'assurer constamment que rien n'allait ni la nourrir ni l'abreuver, car si on ne peut pas s'en débarrasser, on peut cependant l'isoler,

la mettre sous verre, cesser de nourrir sa terre, travailler jour après jour à l'assécher pour l'empêcher de fleurir.

Mais pour y parvenir, il faut commencer par ne plus nier sa présence et, au contraire, l'assumer. Se souvenir que tout fleuve a un marécage qui le tient en santé. Marécage où vont se déposer les poisons et les pollutions qui pourraient le tuer. Si c'est vrai des fleuves, c'est vrai aussi des humains. Cette plante de la détestation est mon marécage où se dépose tout ce qui est nauséabond chez moi. Ma responsabilité consiste alors à empêcher le débordement du marécage, à l'empêcher, par des digues fortes, d'envahir mon esprit, putrifiant mon lien au monde. Cette responsabilité, ces digues, cette vigilance sont ce que j'appelle effort d'empathie, d'humanité, de sensibilité et d'amour.

Volontés inhumaines

Delphine Horvilleur m'a fait remarquer qu'une image biblique qui pourrait correspondre à celle du marécage pourrait être celle de l'arbre de la vie du jardin d'Eden. Pourquoi au paradis fallait-il un arbre interdit ? Justement pour rappeler que le mal n'est pas séparé de la vie, rappeler la vigilance constante que nous devons avoir face à sa présence.

En ce sens, ce n'est pas le marécage qui est mauvais : il rend puissant le fleuve ; ce ne sont pas les sentiments que nous éprouvons qui sont mauvais : ils nous apprennent à les dépasser ; c'est le fait de nous laisser aller à leur bestialité qui est mauvais.

Or, si la plante de la détestation a la capacité de donner des fleurs de haines multiples, chacune déployant un parfum différent envers un groupe différent à haïr (musulman, noir, homosexuel), il se trouve qu'une des fleurs qui se déploie le plus aisément en nos contrées et qui dégage le parfum le plus envahissant est la fleur de l'antisémitisme. Je l'ai observée partout où j'ai vécu. Au Moyen-Orient, en Europe, en Amérique du Nord. Un instant de distraction et la voilà qui refleurit.

Tous les clichés qui incombent à cette détestation sont au fond de nous. Il est si aisé de détester le Juif. C'est un peuple d'une commodité extraordinaire. Tout est de sa faute. Maux passés, maux présents et même maux futurs, il est x dans l'équation de nos frustrations, l'inconnue qui s'accorde comme on veut à nos haines.

À l'heure où les images de Gaza nous parviennent dans toute leur violence, où les morts se comptent par milliers, à l'heure où la colonisation de la Cisjordanie se poursuit, que des volontés inhumaines issues du pire de l'extrême droite ont droit de parole dans un gouvernement israélien ouvertement raciste et pour qui la brutalité militaire est la seule réponse possible, à l'heure où des forces d'une obscurité folle travaillent des deux côtés pour empêcher le moindre espoir, où les empathies vont vers les civils palestiniens, mais où la mémoire des victimes israéliennes du 7 octobre est en train de se diluer et que les otages ne sont plus, pour l'opinion publique, qu'un détail secondaire, il est vital de voir le piège dans lequel nous jette le Hamas en nourrissant et en abreuvant la plante de la détestation faisant fleurir partout l'antisémitisme. Deux mille ans d'un christianisme dont une partie de la propagande consistait à répéter que les Juifs ont assassiné le Christ nous ont formatés pour en être une terre fertile. Cela, l'Europe le sait bien.

Ce qui se passe à Gaza est monstrueux. Il faut que les bombardements cessent, que les morts cessent, que les otages soient libérés. Il faut trouver comment faire pour que le Hamas ne puisse pas recommencer

son ouvrage de destruction, lui qui n'a de cesse d'affirmer qu'il recommencera. Il faut trouver une autre voie à la justice qui ne soit pas celle de la destruction dont les Palestiniens depuis si longtemps paient un effroyable prix. Il faut que le gouvernement israélien accepte de s'intégrer en intégrant les Palestiniens et les pays arabes dans cette bataille contre le Hamas et qu'il cesse de croire qu'Israël seul contre tous peut assurer sa survie.

Mais pour que tout cela advienne, je n'ai, pour ma part, que des vœux.

Vivre dans l'effroi

Par contre, je sais que jamais la fleur de l'antisémitisme n'aura été si bien nourrie, si bien arrosée par les images qui nous proviennent d'Israël et de Gaza, jamais depuis longtemps elle n'aura été aussi opulente. L'islamophobie gronde partout en France et c'est une lèpre aussi dévastatrice que l'est toute forme de détestation.

Un constat, pourtant, s'impose. Bien des personnes à qui l'ont dit « antisémitisme » répondent avec raison « oui, mais il ne faut pas faire l'impasse sur l'islamophobie », et ils ont absolument raison. Mais lorsqu'on dit « islamophobie », la plupart d'entre nous qui ne sommes pas juifs n'avons pas le réflexe de dire « oui, mais il ne faut pas faire l'impasse sur l'antisémitisme ». Cette différence est un des symptômes du danger qui nous guette.

Je dois, à la lecture de l'actualité de chaque jour, ériger en moi des digues de plus en plus hautes pour empêcher le débordement du marécage. Or, c'est précisément là que se trouve le piège tendu depuis le 7 octobre par l'esprit destructeur du Hamas : faire en sorte que l'après soit avant tout antisémite. Que l'après soit un tombeau pour tout Juif, où qu'il se trouve. Que l'après soit un temps où chaque Juif vive dans l'effroi, terrorisé, viscéralement méfiant envers le monde. Que l'après soit une autre forme de diaspora. Que l'après soit synonyme d'exil pour tout Juif.

C'est contre ce piège que nous devons lutter, chacun. À cet endroit, il est possible d'agir : prendre conscience de ce que la situation tente de faire de moi, lutter contre elle, faire en sorte que le marécage ne déborde pas et par tous les moyens assécher la plante de la détestation pour espérer que les prochaines générations, sans doute encore lointaines, parviennent un jour à couper le fil macabre de sa transmission.

Wajdi Mouawad
L'auteur est dramaturge et metteur en scène. Il est le directeur de La Colline, à Paris.